



Histoire et Analyses des Relations Internationales et Stratégiques

Revue de l'Association des Spécialistes des Relations Internationales et des Etudes Stratégiques Africaines (ASRIESA)

ISSN: 2709-5053



HARIS SEPTEMBRE 2021

Numéro 003



Editée par la Cellule d'Etudes et de Recherches en Relations Internationales (CERRI)

Université Alassane Ouattara

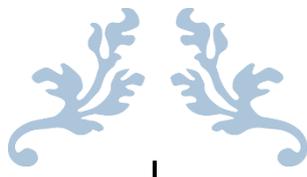
(Bouaké- Côte d'Ivoire)

Histoire et Analyses des Relations
Internationales et Stratégiques
(HARIS)

N°003 Septembre 2021

Revue de l'Association des Spécialistes des Relations
Internationales et des Études Stratégiques Africaines (ASRIESA)

ISSN: 2709-5053



Administration de la Revue

Directeur Scientifique :
Professeur M'BRA EKANZA
Simon-Pierre (Professeur
Emérite du CAMES, Université
Felix Houphouët-Boigny)

Directeur de Publication :
CAMARA Moritié (Professeur
Titulaire d'Histoire des
Relations Internationales,
Université Alassane Ouattara,
Côte d'Ivoire)

Directeur de Rédaction :
KOUAKOU N'DRI Laurent
(Maître-assistant d'Histoire
des Relations Internationales,
Université Alassane Ouattara,
Côte d'Ivoire)

**Coordonnateur de
Publication :** SILUE Nahoua
Karim (Assistant d'Histoire des
Relations Internationales,
Université Alassane Ouattara,
Côte d'Ivoire)

Trésorière : YAO Elisabeth
(Assistante en Histoire

économique, Université
Alassane Ouattara, Côte
d'Ivoire)

Chargés de diffusion : KEWO
Zana (Assistant d'Histoire des
Relations Internationales,
Université Péleforo Gon
Coulibaly, Côte d'Ivoire),

KPALE Boris Claver (Assistant
d'Histoire des Relations
Internationales, Université
Alassane Ouattara, Côte
d'Ivoire)

Webmaster : Ignace ALLABA
(Maître de Conférences Études
germaniques, Université
Alassane Ouattara, Côte
d'Ivoire)

Éditeur : CERRI (Cellule
d'Études et de Recherches en
Relations Internationales,
Université Alassane
OUATTARA)

Website : www.revueharis.org

Courriels : contact1@revueharis.org cerriuao01@gmail.com



Comité Scientifique

-M'BRA EKANZA Simon-Pierre, Professeur Titulaire d'Histoire, Professeur Emérites du Cames (Université Felix Houphouët-Boigny - Côte d'Ivoire)

-KOULIBALY Mamadou, Professeur agrégé d'Economie, (Université Felix Houphouët-Boigny - Côte d'Ivoire)

- Abdoulaye BATHILY, Professeur Titulaire d'Histoire (Université Cheick Anta Diop-Sénégal)

-Jean-Noël LOUCOU, Professeur d'Histoire Contemporaine (Université Felix Houphouët-Boigny- Côte d'Ivoire)

-KOUI Théophile, Professeur Titulaire Etudes Ibériques et Civilisations Latino-Américaines (Université Felix Houphouët-Boigny - Côte d'Ivoire)

-Francis AKINDES, Professeur Titulaire de Sociologie (Université Alassane Ouattara - Côte d'Ivoire)

-ALLADAYE Comlan Jérôme, Professeur Titulaire d'Histoire (Université d'Abomey-Calavi - Benin)

-SAADAOUI Ibrahim Muhammed, Professeur d'Histoire Moderne et Contemporaine, Université de Tunisie. President de la Tunisian World Center for Studies, Research, and Development et de la Tunisian-Mediterranean Association for Historical, Social and Economic Studies - Tunisie)

-Ousseynou Faye, Professeur Titulaire d'Histoire (Université Cheick Anta Diop-Sénégal)

-Samba Diakité, Professeur Titulaire de Philosophie (Université Alassane Ouattara- Côte d'Ivoire)

-Esambu Matenda - A – Baluba Jean - Bosco Germain, Professeur en Relations Internationales. (Université de Lubumbashi-République Démocratique du Congo)

-ASSI-KHAUJIS Joseph Pierre, Professeur Titulaire de Géographie (Université Alassane Ouattara - Côte d'Ivoire)

-GBODJE Sékré Alphonse, Professeur Titulaire d'Histoire Politique (Université Alassane Ouattara - Côte d'Ivoire)



Comité de Lecture

-**Batchana Esohanam**, Professeur Titulaire d'Histoire contemporaine (Université de Lomé - Togo)

-**AKROBOU Agba Ezéquier**, Professeur Titulaire d'Etudes Ibériques et Civilisations Latino-Américaines (Université Felix Houphouët-Boigny- Côte d'Ivoire)

-**CAMARA Moritié**, Professeur Titulaire d'Histoire des Relations Internationales. (Université Alassane Ouattara - Côte d'Ivoire)

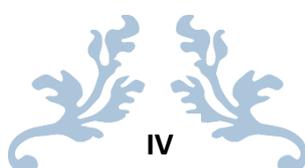
-**Ernest YAObI**, Maître de Conférences d'Histoire des Religions (Université Félix Houphouët-Boigny - Côte d'Ivoire)

-**GUESSAN Benoit**, Maître de Conférences d'Histoire des Relations Internationales (Université Felix Houphouët-Boigny - Côte d'Ivoire)

-**GOLE Antoine**, Maître de Conférences d'Histoire économique (Université Alassane OUATTARA - Côte d'Ivoire)

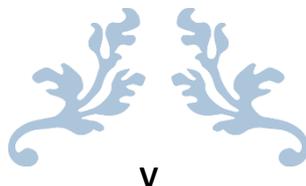
-**BAMBA Abdoulaye**, Maître de Conférences d'Histoire des Relations Internationales (Université Felix Houphouët-Boigny -Côte d'Ivoire)

-**N'Guessan Mohamed**, Maitre de Conférences d'Histoire Politique (Université Felix Houphouët-Boigny - Côte d'Ivoire)



Adresse aux auteurs

La Revue HARIS paraît 4 fois dans l'Année : Mars, Juin, Septembre et Décembre. Les publications de Juin, Septembre et de Décembre sont libres en termes de thématiques des articles et autres contributions et celle de Mars portera à chaque fois sur un thème précis qui est communiqué six mois à l'avance. La revue ne publie que des contributions inédites et de fonds sur tous les champs de recherches des Relations Internationales et des Études stratégiques. La doxa de la revue porte sur la vision africaine des Relations Internationales mais reste ouverte à toutes les visions et points de vue venant de tous les continents. Les normes de présentation des manuscrits sont celles du CAMES (à consulter sur le site de la revue www.revueharis.org). Le manuscrit doit comprendre entre 5000 et 8000 mots et porter les noms et prénoms du ou des auteurs, le nom de l'Institution de rattachement, le mail, et une photo format identité du ou des auteurs.



Sommaire

Bakayota Koffi KPAYE

L'Afrique et la péninsule coréenne : Du choix idéologique de la Corée du Nord à la préférence stratégique de la Corée du Sud (1960-2018).....7-24

Windata Miki ZONGO & Sampala BALIMA

La construction d'une posture dans le champ diplomatique : Cas des outils de légitimation de la réputation internationale du Burkina-Faso entre 2002 et 2012.....25-42

Noé Serge LOBHE BILEBEL

Analyse de l'évolution des accords de coopération entre la France et le Cameroun de 1960 à 2020.....43-63

Toussaint KOUNOUHO

Le statut de l'Afrique dans la pensée stratégique : Hypothèse provisoire pour une sociologie du déclassement et de la réhabilitation64-80

Elisabeth YAO

Symbolisme et représentations du tissu en Afrique Occidentale précoloniale81-96

Wend-Vénègda Arsène DIPAMA

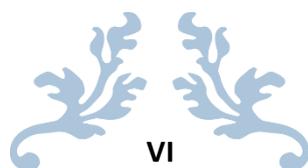
Les stratégies économiques et commerciales dans le contexte de la mondialisation : La zone de libre-échange continentale ou l'accord commercial méga-régional africain97-113

Assanti Olivier KOUASSI

Citoyenneté Spinozienne et désobéissance civile dans une société démocratique.....114-126

Dro Hyacinthe Diomande

Quel statut juridique pour les réfugiés environnementaux face aux grands défis du changement climatique en Afrique?.....127-143





Symbolisme et représentations du tissu en Afrique Occidentale précoloniale

Dr. Elisabeth YAO

Département d'Histoire. Université Alassane Ouattara (Côte d'Ivoire) yaoelisabeth2@yahoo.fr

Résumé

Le textile africain constitue un véritable joyau qui accompagne les Africains lors des événements fastueux de leur existence. Mais au-delà de leur valeur esthétique et vestimentaire, les étoffes africaines revêtent beaucoup d'autres fonctionnalités sociales et culturelles. Souvent très élaborés et résultant d'iconographies et de techniques compliquées, les tissus africains suscitent non seulement l'admiration, mais surtout la crainte, voire la peur car l'étoffe en Afrique est un symbole puissant de la connaissance profonde du monde spirituel et mystique. La présente étude mobilise une documentation primaire orale et iconographique que complète une bibliographie diversifiée.

Mots clés: Tissu- Vêtement- Symbole- Croyance- Afrique occidentale- Précoloniale

Abstract

The african textile is a real jewel that accompanies Africans during the sumptuous events of their existence. But beyond their aesthetic and sartorial value, african fabrics have many other social and cultural features. Often very elaborate and resulting from complicated iconographies and techniques, african fabrics arouse not only admiration, but above all fear, even fear, because the fabric in Africa is a powerful symbol of deep knowledge of the spiritual and mystical world. This study mobilizes oral and iconographic primary documentation that is complemented by a diverse bibliography.

Keywords: Fabric – Clothing – Symbol – Belief - West Africa - Precolonial

Introduction

Très prisé par les Africains, le tissu depuis la période précoloniale occupe une grande place dans les sociétés traditionnelles. Symbole d'identification culturelle du continent noir, le tissu africain n'est plus seulement un vêtement, mais une valeur de référence, un signe de reconnaissance sociale. Intégré dans les habitudes vestimentaires des Ouest-africains, les tissus, au-delà de favoriser l'esthétique, renferment une dimension sociologique, culturelle, anthropologique, sémantique et même mythique.

Sous ce dernier rapport, il importe de signifier que le tissu africain est un véritable code de communication, un langage de signes, de nombres et de couleurs, qui permettent de comprendre le rôle social ou religieux de la personne qui porte chaque type de pagne. En cela, le costume peut apparaître comme un témoin du parcours initiatique individuel ou collectif, mais aussi comme un témoin d'intronisation et un symbole d'élévation mystico-religieuse. Autrement dit, il renseigne sur la manifestation de la vie profonde des communautés en ce qu'il accompagne et authentifie tous les actes cérémoniels de la vie.

Dans un tel contexte, que représente le tissu dans la société africaine ? De cette question centrale surgissent des subsidiaires à savoir : quelle place occupe le tissu africain dans la vie politique ? Quel rôle joue-t-il au plan religieux ? Et quelle signification en donne-t-on dans les cérémonies funéraires ?

L'objectif du présent article est de montrer la symbolique et l'importance du tissu traditionnel dans la société ouest-africaine. Pour ce faire, nous avons choisi de travailler par échantillonnage, en optant notamment pour les sociétés

ivoirienne, ashanti, malienne, burkinabé et sénégalaise qui présentent quelques similitudes quant aux représentations du tissu (sacralités, spécificités, héritages, critères d'inclusion, d'exclusion et patrimoine commun).

Pour réaliser cette contribution nous avons non seulement dépouillé des sources iconographiques, mais aussi recueillis des témoignages auprès des initiés de certaines confréries comme celle des dozo dont l'accoutrement révèle une sacralité de leurs tenues atypiques. Nous nous sommes aussi investie dans le travail d'observation in situ et l'enquête documentaire à axer sur la « littérature savante ».

Le travail s'articule autour de trois axes principaux. Le premier présente le tissu comme symbole de pouvoir. Le deuxième abordera la question liée à l'élévation mystico-religieuse et enfin nous nous intéresserons à la problématique du pouvoir des étoffes dans les rites funéraires.

1. Le tissu africain : symbole de pouvoir

Le tissu en Afrique joue un rôle de marqueur social tout en révélant l'identité sociale de celui qui le porte. Symbole de richesse, il a également servi de monnaie d'échange et de joyau pour la constitution de la dot.

1.1. Le tissu africain, symbole de noblesse, de puissance et de pouvoir

Si aujourd'hui l'accoutrement par le tissu s'est répandu, il est à noter qu'à l'origine, il s'agissait d'un tissu aristocratique, qui revêtait un caractère sacré. En effet, les africains du Soudan occidental connaissaient et appréciaient les étoffes tissées depuis au moins le XI^e siècle car il se faisait en ce moment-là, un usage important de tissu dans certains royaumes.

Toutefois ceux-ci n'étaient pas encore fabriqués sur place mais étaient importés à travers des pistes caravanières reliant le Soudan occidental au monde méditerranéen en contact avec l'Europe. Ainsi des tissus de factures européennes ou arabes circulaient au Sud du Sahara pour répondre aux nouvelles exigences de l'aristocratie africaine (M. Coquet, 1998, p. 15). Le port de ces vêtements était réservé à quelques privilégiés car l'étoffe tissée constituait à cette époque une parure de prestige réservée aux seuls notables et souverains. Le reste de la population restait fidèle à l'habillement traditionnel obtenu à partir des écorces d'arbre, de feuilles de palmier ou de peaux d'animaux.

A partir du XIII^{ème} siècle, la pénétration de l'Islam entraîne la diffusion du tissage. Du XV^{ème} au XIX^{ème} siècle, l'industrie du tissage connut une véritable expansion et devint très florissante en Afrique occidentale, entraînant le rayonnement de certaines villes réputées pour leur tissage comme Kong ou Bondoukou au Nord de la Côte d'Ivoire et Begho au Nord-ouest du Ghana (M. Coquet, idem, p.19). Mais malgré cette vulgarisation du tissu, l'acquisition et le port des cotonnades ont continué à jouer un rôle de marqueur social.

Dans la société akan¹ par exemple, la stratification pyramidale (pouvoir, sujets et esclaves) était rendue visible en certaines occasions à travers les différents costumes arborés. Ainsi, seul le roi et sa notabilité portaient les grands pagnes d'apparat et leurs indispensables accessoires en or, signe de noblesse et d'appartenance à l'élite dirigeante. Associées à la richesse, à un statut social élevé et à la sophistication culturelle du fait de leur caractère

¹Les Akan sont les peuples qui occupent le Sud et l'Est de Côte d'Ivoire avec différentes branches.

luxueux et coûteux, ces cotonnades constituaient un symbole d'identité, un produit spécial, prestigieux, apanage des personnes aisées et des dignitaires (F. T. Pacere, 2010, p.14). Les images 1 et 2 ci-dessous en sont des éléments illustratifs.

Image 1 : Dignitaires de la cour royale de la région de l'Indenié (Côte d'Ivoire) vêtus de grandes cotonnades tissées



Source : <https://www.alamyimages.fr/photo-image-cote-d-ivoire-afrique-de-l-ouest-boa-kouassi-roi-d-agni-n-denian-date-vers-1908-10>, consulté le 17 mars 2016

Image 2 : Chefs et Notables des provinces de Côte d'Ivoire parés de belles étoffes



Source: <https://www.edmondfortier.org.br/fr/postal/cote-divoire-bingerville-chefs-et-notables-des-provinces/>, consulté le 17 mars 2016

Dans la société Baoulé, il existait deux types de pagnes spéciaux liés au trône. Les pagnes dits royaux exclusivement réservés au rang du roi et aux classes supérieures de l'Etat. Il s'y ajoutait ceux destinés spécifiquement aux notables appelés *Adja-tani* ou pagnes d'héritage. Ces pagnes très élaborés, coûteux et résultant d'iconographies sophistiquées, symbolisaient le rang social, auquel étaient liés des attributs politiques².

Cependant, aux hommes de condition libre et aux esclaves, étaient affectés d'autres types de costume. L'esclave se contentait généralement d'un unique caleçon, fabriqué en cotonnade très dure. Mais l'homme libre, selon son âge et son sexe, portait des pagnes moins onéreux du fait de la simplicité de leur décor (N. F. Kouakou, 1975, p. 3). Ainsi, force est de constater que le costume situait clairement un individu dans sa hiérarchie sociopolitique.

Par ailleurs, l'agencement des bandes d'étoffes cousues aux motifs tissés, témoignait aussi d'une complexité dans l'assemblage de leur décor. Le choix des couleurs, le nombre des bandes et la manière dont elles étaient assemblées donnait un sens à la pièce de tissu. En effet, les figures et les couleurs choisies permettaient d'obtenir des combinaisons multiples qui constituaient des paroles de vie.

En pays ashanti par exemple et probablement chez certains akans de Côte d'Ivoire, sur les grands pagnes d'apparat *kente* ou *kita*, arborés par les dignitaires à leur prise de fonction, figuraient des motifs géométriques qui changeaient selon les familles et les règnes. Les motifs de pagnes à la gloire du clan royal OYOKO, faisaient appel à des fils jaunes, verts et noirs ; le jaune symbolisant l'Or, la grande

richesse du pays. Le trône stylisé symbolisant la royauté ; les pyramides (des triangles) superposées représentaient le roi et ses ministres. Le roi, triangle suspendu au-dessus n'était pas autorisé à poser les pieds nus en contact direct avec le sol (F.T. Pacere, 2010, p. 12).

En outre le nombre des bandes et la manière dont elles étaient assemblées donnaient un sens à la pièce de tissu. Au Mali, les pagnes *bogolan* de femme se composaient de sept bandes. Le chiffre est important car il renvoie à un usage symbolique des nombres. Le chiffre trois est considéré comme masculin et le chiffre quatre comme féminin. Le fait que le pagne comporte sept bandes est un signe de complétude ayant trait à la nouvelle identité de la jeune femme, devenu adulte ; sept étant le nombre de l'accomplissement, le nombre de la famille. Et c'est en cela que le nombre de bande d'étoffe du pagne rituel du jeune marié était de sept bandes, signe de complétude, signe d'unité de la famille attendue, voulue et construite (F.T. Pacere, 2010, p.13).

Cependant, la complication au niveau de l'art des étoffes, c'est que les nombres n'apparaissent pas en leur apparence d'écriture de l'alphabet latine ou de chiffres romains. Souvent c'était un motif repris trois ou quatre fois sur la toile en une zone prescrite et unique. D'autres fois se sont trois traits horizontaux ou verticaux. La connaissance du sens strict de ces combinaisons, permettait de comprendre le rôle social, la fonction religieuse ou le type d'initiation suivie par la personne qui portait un tissu. Les griffes ou les motifs tissés jouaient un rôle de marqueur social³.

²Entretien avec Kouadio Yao Louis à Sakiaré le 04 août 2014

³Par exemple, les bandes sur les tissus yorubas servaient non seulement à distinguer les chefs et les tendances politiques, mais elles renseignaient aussi sur le rôle emblématique des clubs d'hommes qui présidaient à la vie politique

Les bandes de tissus ashantis nommées *asasia*, obéissaient aux mêmes règles. Réservées au roi, l'*Asantehené* et à sa famille, elles offraient une variété très grande de motifs de "trame" et de "chaîne". La création de nouveaux dessins par les tisserands et leur attribution à qui de droit, étaient autrefois contrôlés par le roi (M. Coquet, 1998, p. 36). Les rois ashantis possédaient des tissus inédits où le nouveau motif prenait leur nom et devenait ainsi leur emblème. Les bandes tissées en coton se « lisaient » d'après leurs motifs de chaîne, tandis que celles de soie, réservées à la famille royale se « lisaient » d'après leurs motifs de trame, suffisamment abondant pour camoufler presque entièrement la chaîne. Cependant cette représentation était typique de la royauté ashanti. (M. Coquet, 1998, p. 37).

1.2. Le tissu africain : marqueur de richesse, de distinction et monnaie marchande

Autrefois, le cumul ou les thésaurisations de tissus, étaient une marque de richesse et de pouvoir dans la société africaine. Et la puissance des possédants, se mesurait au poids des quantités de tissus stockés. Le roi qui se déplace est accompagné par la cour ; richesse des parures, habillements et surcharges en tissus, témoignent de la grandeur et de la puissance du dignitaire. Le pouvoir se mesurait à la propension à disposer de ses biens et à en distribuer, et, parmi ceux-ci, les tissus constituaient des dons de premier choix⁴.

Au XVI^{ème} siècle, les cavaliers du roi du Mali, pour chaque acte de

courage accompli, recevaient de leur souverain des tissus dont l'ampleur augmentait à chaque nouvel exploit.

A l'occasion de cérémonie dans certaines sociétés (chez les bambaras du Mali, les malinkés de Côte d'Ivoire ou les Wolofs du Sénégal), si l'expression du maître de la culture émerveillait l'assistance, et qu'il interpellait par exemple un dignitaire en rappelant sa généalogie, il arrivait que le dignitaire, lui-même se levât, se dévêtît de sa grande tenue d'apparat et de luxe, et l'offrît à l'homme de culture. Le vêtement et le geste constituaient ici un sacre, une récompense publique à l'homme de culture pour son action.

Par ailleurs, les étoffes tissées ont été investies d'une valeur d'échange importante dans les relations sociales africaines, surtout dans les sociétés où seuls quelques-uns bénéficiaient du droit de s'en revêtir, étant donné que les gens du peuple allaient quasiment nus ou vêtus d'un seul petit pagne qui n'était pas toujours du tissu. Les cotonnades en effet ont rapidement représenté une monnaie de compte recherchée, au même titre que les coquillages du Pacifique, les cauris, le fer de lance ou d'autres objets importés ensuite par les premiers Européens, comme la manille, le bracelet de cuivre et de laiton, très répandus sur la côte du Golfe de Guinée. En ce sens, à leur arrivée au XV^{ème} siècle sur la côte de Guinée, les explorateurs et trafiquants européens, ont rencontré et exploité les possibilités de cette forme de monnaie que représentaient les pagnes (F. T. Pacere, 2010, p. 14).

De cette période jusqu'aux débuts de la colonisation, le tissu a constitué une monnaie d'échange dans les relations commerciales entre Européens et Africains. « Les pagnes, en effet, ne sont pas seulement des biens d'usage : ce sont aussi des biens de prestige hautement valorisés. Autrefois, c'étaient aussi des

⁴A l'époque médiévale par exemple, le souverain du Mali honorait ses subordonnés, en les autorisant à ajouter une bande d'étoffe supplémentaire à leur pantalon, marque d'élévation de dignité, à s'apparenter de nos jours aux différentes distinctions honorifiques de l'État avec élévation de grade et acquisition d'un certain pouvoir.

monnaies, des biens d'échange qui jouèrent un rôle important dans le commerce précolonial » (P. Etienne, 1968, p. 26).

Les monnaies de tissu se présentaient sous divers aspects selon les régions et le matériau employé. Au Burkina et au Mali, des rouleaux de bande de coton écru pesant jusqu'à dix kilogrammes étaient employés comme moyen de paiement. Quant aux Wolof du Sénégal, leur économie reposait sur la production et la circulation de bandes tissées. Dans cette société, la monnaie de tissu était une monnaie de grande valeur et seuls les chefs et les personnes riches pouvaient prétendre en posséder suffisamment pour acheter des marchandises onéreuses comme les chevaux ou les esclaves. La monnaie de tissu permettait aux Wolof de commercer activement avec leurs voisins ; ils achetaient des chevaux, de l'or et des esclaves aux Bambara et aux Peuls, qui portaient cette monnaie loin vers l'Est où elle était plus rare afin d'en tirer de large profit (M. Coquet, 1998, p. 22).

Concernant la Côte d'Ivoire N.G. Kodjo (1986, p. 624) atteste que : « Vers la fin du XIXème siècle, les achats de kola à Bondoukou s'effectuaient avec des pagnes. Les pagnes valaient à Kong, suivant le dessin et surtout la dimension, de 8000 à 15000 cauris. Et des cotonnades s'échangeaient contre d'autres ». Pour Claude Meillassoux (1970, p. 265-275) :

Dans le pays gouro, du côté de Zuenoula, il était possible d'acquérir de la kola contre des pagnes de fabrication courante comme le Bia. Mais les pagnes prestigieux comme le Kamatie donnaient droit au gros bétail. Des articles rares comme les fusils et les barils de poudre, acquis chez les Baoulés contre des pagnes de haut de gamme, s'échangeaient, en pays gouro, contre d'autres pagnes, mais à prix d'or.

Chaque produit correspondait à une valeur en bande de tissu : Trois grosses noix de cola valaient deux bandes de tissus, une houe ou un coq en valait quatre, une vache en valait deux cent quarante et une jeune esclave de quatorze ans à peine, plus. Comme toute monnaie, la bande de tissu était soumise à des fluctuations : En saison sèche, période de grande activité pour les tisserands, l'abondance de la monnaie faisait baisser son cours. Celui-ci remontait en saison des pluies, lorsque les tisserands travaillaient aux champs (M. Coquet, 1998, p. 22).

L'unité minimale de la monnaie textile était la bande et les étoffes composées de plusieurs bandes étaient nommées et évaluées au nombre de lés qu'elles comportaient. Une partie des régions côtières de l'actuelle Côte d'Ivoire avait été appelée « côte des six bandes » au XVIIème siècle par les Hollandais, car les tissus que l'on pouvait y acquérir étaient composés de cette manière :

Leur principal commerce consiste dans la fabrique des habits de coton qu'on appelle d'ordinaire robes de Quaqua, et qui sont composés de cinq ou six bandes cousues ensembles... ce qui a donné les noms de Côte des Six bandes à celle du Cap Lahou et celui de Côte des Cinq Bandes à celle de Korbi Lahou. Les habitants du Cap de Lahou font grand trafic de robes de six bandes, qu'ils vont quérir chez d'autres peuples, leurs voisins qui sont plus éloignés de la côte qu'eux et leurs donnent du sel en échange. (O. Dapper, 1989, p. 189).

Tissus et noix de cola contre sel, telles étaient les données de l'échange qui poussaient les commerçants loin des côtes vers le Nord à la rencontre d'autres populations.

En outre, ce textile, instrument de civilité sociale intervenait aussi dans le mariage comme un élément de la dot que le fiancé offrait à la famille de la future mariée. Pour les cérémonies de dot et de mariage, le choix des pagnes se faisait surtout en fonction, de la qualité et de la beauté. Sur ce dernier point, les plus beaux pagnes en général étaient ceux possédant dans leur paysage, un grand nombre de motifs, et leurs dimensions en étaient par conséquent imposantes.

C'était également des pagnes de prestige. Cependant dans certaines sociétés la quantité de pagne qu'offrait le fiancé prenait le dessus sur la qualité. En pays *Gbin* au Nord-est de la Côte d'Ivoire, on payait la dot couramment en pagne de qualité modeste. Mais la qualité se compensait par le nombre. Il fallait quinze pagnes du motif appelé *Klih*, qui est presque la réplique du *Bia* chez le Baoulé ou le Gouro (V.M. YAO, 1989, p. 49).

2. Tissu africain : représentation mystique et croyance

Associés à d'innombrables aspects essentiels de la vie, les étoffes, de par leur composition créent un lien fondamental entre l'Africain et le monde mystico-religieux car les tissus en Afrique de l'Ouest sont étroitement associés à des croyances.

2.1. Correspondances sacrées et pouvoirs occultes des cotonnades

En Afrique occidentale, si la lecture des bandes révélait l'identité sociale de la personne qui les portait, elle donnait également accès à un autre registre, celui de l'obédience religieuse. Ainsi, les bandes tissées intervenaient à tout moment de la vie rituelle, comme offrandes des hommes aux dieux, comme prescription divinatoire, remèdes thérapeutiques ou mesures prophylactiques.

L'extrême variété des combinaisons à partir du seul jeu des rayures et des couleurs, permettait de véhiculer un nombre considérable d'informations dont l'interprétation nécessitait un véritable apprentissage.

Dans l'Afrique précoloniale, les motifs décoratifs des étoffes et leurs couleurs avaient des significations particulières en concordance avec l'évènement prédominant. Rien n'était fait au hasard. Tout aspirait à l'harmonie. Le port d'une étoffe, était dominé par le symbole d'un évènement. Le blanc du coton, du raphia ou de l'écorce était souvent compris comme la couleur première, originelle. Car le blanc est la lumière, la couleur de la pureté, de la spiritualité. Ainsi, le malade qui voulait guérir faisait une offrande des bandes de tissus blancs (M. Coquet, 1998, p. 37).

Le port des vêtements de circonstance procurait également des effets psychologiques considérables. Chez le chasseur ou le guerrier par exemple, affubler son habit de circonstance accroissait le pouvoir, la puissance et surtout l'invulnérabilité. Cet habit, à tout individu, apportait la protection contre le mal, contre les esprits maléfiques. D'où le port de sous-vêtement sacré (A. M. Nohonain, p 6). C'est en cela que les chasseurs "*Dozo*"⁵ et les féticheuses "*Komian*"⁶ ou prêtresse (K.M. Yapi et K.P. Tano,

⁵Les Dozo sont des chasseurs faisant partie d'une confrérie. Ce sont aussi des guérisseurs qui ont recours à des incantations et à des plantes médicinales pour soigner les maladies, repousser le *nyama* – force invisible malveillante, qui émane de la plupart du gibier qu'ils tuent – et pour combattre des sorciers qui attaquent les gens en forêt. Leur capacité à endosser des rôles multiples au-delà du *statu quo* caractérise leurs identités historique et contemporaine, et fait d'eux une force non négligeable (J. Hellweg, 2011, p. 4, 53, 102, 105, 109).

⁶ Les komians sont des prêtres ou prêtresses, interprètes entre deux mondes, celui des humains et celui des ancêtres. Ce sont les gardiens et protecteurs de l'équilibre et la pérennisation de la société en Côte d'Ivoire.

2019, p.132) akan se singularisent par le port de tenues spécifiques par lesquelles ils étaient facilement reconnaissables tel qu'illustré par les images 3 et 6. Et, nul n'exerçant ces professions à fort relent mystique ne devait porter impunément ces costumes⁷.

Image 3 : Féticheuses ou prêtresses komian de l'Est de la Côte d'Ivoire revêtues de tenues typiques



Source:<https://www.alamyimages.fr/femme-komian-lors-d-une-ceremonie-centre-d-initiation-aniassue-moyen-Comoé-cote-d-ivoire-image-247266775.html>?- consulté le 13 Janvier 2019

A l'Ouest de la Côte d'Ivoire, l'accoutrement d'un masque en pays wê, le situe dans la nomenclature de cette confrérie secrète. Ainsi, par le costume on distingue le masque sacré du masque guerrier ou encore, le masque mendiant du masque griot. Les accessoires en peaux, plumes, cornes ou dents d'animaux traduisent la puissance et l'importance d'un masque.

⁷Entretien avec Nohonain S. Martial au Musée du Costume à Grand Bassam le 24 avril 2014

Chez les Gourmantchés du Burkina Faso, le port de petits morceaux de bandes tissées et rayées, de couleur blanche, ocre rouge, bleu ou noire, était parfois prescrit par les devins aux femmes enceintes lorsque se présentait un problème au cours de leur grossesse. La future mère coinçait alors la bande de tissu à même la taille sous son pagne. À la naissance de l'enfant, elle le couchait sur le fragment de tissu qui l'aurait protégé tout au long de la gestation. Le geste s'explique : la bande de tissu est la représentation matérielle d'une partie manquante des composantes de la personne de l'enfant, ou de l'ancêtre défunt à partir duquel l'enfant à naître prend forme et existence.

C'est l'absence de cette composante qui est responsable des troubles ressentis par la mère ; la bande de tissu vient pallier le manque ; elle est jugée nécessaire pour que l'enfant vienne au monde dans son intégrité (M. Coquet, 1998, p. 28).

Chez les Bambara, les tissus appelés *bogolan*⁸ ou *bogolanfini* sont censés avoir un pouvoir protecteur. Pour les adeptes des croyances religieuses indigènes, les pouvoirs du *bogolan* sont particulièrement décisifs dans deux contextes. Ce tissu autrefois était porté par des personnes confrontées à une situation bien particulière, celle où il y a perte de sang : pour les hommes, ces étoffes intervenaient lors des activités de chasse et des rituels masqués. En ce

⁸Désignant à la fois le tissu et la technique de teinture, le terme Bogolan signifie « *fait avec la terre* » en bambara. La technique consiste à dessiner des motifs sur un pagne de coton ou une tunique à partir de plantes et de boue. L'écorce est d'abord trempée dans une décoction de feuilles de *n'galama*, pour obtenir une couleur ocre. Cette teinture végétale permet de fixer les motifs tracés ensuite à la terre. Cette terre est une argile ferrugineuse recueillie au fond des mares. Ces étoffes ont un rôle de protection pour les populations *bamara* du Mali qui les considèrent comme un réservoir de force vitale qui retient les énergies d'une personne affaiblie par une perte de sang.

qui concerne le chasseur, le tissu garde celui-ci des influences de l'énergie vitale, dangereuses pour lui, qui s'échappe du corps de l'animal tué, en l'absorbant dans le tissage de ses fibres et les méandres de ses dessins (M. Coquet, 1998, p. 30). Comme magnétisée, devenu pareil à un aimant, l'étoffe protège la relation du chasseur au monde périlleux de la brousse et la médiatise.

Quant aux femmes, elles ont aussi le droit de revêtir le *bogolan*, mais à l'occasion de cérémonies religieuses qui marque pour elle le passage à l'âge adulte. Les rites effectués à cette occasion concernaient surtout l'excision.

L'excision est pensée comme un sacrifice, une offrande religieuse de son propre sang. Le sang est la manifestation visible de cet ensemble de force et est recueilli dans un pagne à dessin noir sur fond rouge dont la nouvelle excisée se revêt et qu'elle ne quittera plus durant tout le temps de la réclusion qui suit l'opération. Ce tissu illustré par l'image 4 s'appelle *basiaë*, dérivé de *basi* qui signifie le sang en bambara. Par la suite, à chaque étape de sa vie, et lorsque se pose le problème de la perte de sang, le pagne *basiaë* accompagne la jeune fille : lors de la consommation du mariage, de la naissance de chaque enfant et enfin, lorsqu'elle ne perdra plus le sang, après la ménopause. Ce pagne la suivra jusqu'à la tombe, puisque toute femme doit être enterrée dans le linceul de son histoire, riche de toutes les énergies perdues, retenues prisonnières dans ses fibres (M. Coquet, 1998, p. 30).

Image 4 : Pagne Bogolan du Mali de type basiaë



Source : M. COQUET, 1998, *Textile africain*, Paris, Société Nouvelle Adam Biro, p. 29

2.2. La cotonnade, un élément fondamental du parcours initiatique.

En Afrique, la connaissance des choses matérielles, la quête du savoir et de la maîtrise de la nature et de ses forces relèvent d'une démarche mystique nécessitant une initiation qui se fait le plus souvent dans le secret le plus absolu selon des étapes préétablies. À chaque étape, l'initié gravit un échelon et cela est toujours matérialisé par un nouveau costume insigne de son nouveau statut.

Le poro en pays sénoufo est une école de vie qui existe depuis la période précoloniale. Il comprend trois cycles de sept ans chacun, accessible à partir de l'âge de sept ans (D.K. M'Brah, 2014, p.170). Mais chaque cycle de cette initiation se matérialisait par le port d'un costume particulier qui est le cache sexe. Ce costume en effet se résumait en deux bandes de tissu passant entre les jambes. L'une courte et étroite, passant entre les fesses, l'autre plus large et plus longue, retombant par devant, toutes deux maintenues par une ceinture représentée par des

cordes juxtaposées, elles même confectionnées avec de l'écorce battue ou faites de plusieurs cordonnets de cuir ou de coton tel qu'illustré par l'image 5. La sortie des initiés aux pieds nus, au rythme des tambours et des chants était rendue plus expressive par ce costume qui marquait l'accession à leur nouveau grade (A. M. Nohonain, p 6).

Image 5 : Costume cérémoniel des jeunes initiés Sénoufo au poro



Source : B. HOLAS, 1956, « Fondements spirituels de la vie sociale sénoufo », In *Journal de la Société des Africanistes*, tome 26, p.17

En outre, la hiérarchisation par le costume caractérise certains rites initiatiques comme celui de la confrérie des chasseurs professionnels dozo, présents aussi bien en Côte d'Ivoire, au Burkina Faso, au Mali qu'en Guinée. La puissance d'un dozo se mesure au nombre et à la diversité des talismans accrochés à son habit de chasse comme illustré par l'image 6.

Car en effet, les tissus en Afrique de l'Ouest sont souvent imprégnés d'une force spirituelle par l'adjonction de quelques objets puissants directement cousus à même l'étoffe : petits sacs de cuir ou d'étoffe contenant des parties d'animaux, des végétaux ou des écritures coraniques peuvent être attachés à des chemises ou boubous, à des chapeaux, à des culottes ou bien à d'autres vêtements. Ces amulettes transforment des vêtements en de véritables armures spirituelles contre la malchance ou pour augmenter la puissance de celui

ou celle qui les porte (V.L. Rovine, 2015, p 55). Un effet similaire est obtenu par l'application de talismans directement sur le vêtement sous forme d'écriture ou de peinture. C'est en cela que S. Diomandé affirmait que :

La tenue dozo en elle-même n'a pas de pouvoir. Elle a été choisie ainsi pour se distinguer. Sinon elle est faite comme toute autre tenue traditionnelle à base de fils de coton et de teinture naturelle. Mais c'est plutôt les amulettes et autre talismans constitué de cornes, de dents d'animaux ou tout autres objet qui lui confère son pouvoir mystique⁹

Les vêtements qui contiennent ainsi des amulettes ou d'autres éléments censés renforcer la puissance sont souvent cachés sous des couches de vêtements, car leur invisibilité augmente leur puissance (V.L. Rovine, 2015, p 55). Le port même de la tenue dozo obéit à un rituel comme renchérisseait Amara Keita qui témoignait en ces termes :

Le porteur de la tenue dozo doit être initié et l'initiation consiste pour le chasseur à poser son fusil à même le sol et à le traverser trois fois tout en jurant de respecter le code d'éthique de la confrérie. Ce code consiste à ne jamais voler, trahir, mentir, escroquer ou à poser tout autre acte de malhonnêteté. Une fois revêtu de sa tenue de chasse, un dozo qui enfreint le code d'éthique de la confrérie trouvera malheur¹⁰.

Proche de son corps, le tissu du dozo, imprégné de forces spirituelles, peut mettre celui-ci en contact avec « le monde surnaturel ».

⁹ Entretien avec Diomandé Sékou à Abobo le 17 mars 2019

¹⁰ Entretien avec Keita Amara à Bouaké le 27 février 2019

Image 6 : Des Dozo revêtus de leurs tenues de chasse



Source:<https://paci.org/article/9%C3%A8me-apr%C3%A8s-midi-des-sciences-sociales-ies-pac-ci>, soumis par webmaster le lundi, 09/18/2017 - 10:56 consulté le 14- 11- 2017

En outre, chez les Akan, la puberté, symbole de l'entrée de la jeune fille dans le cercle des femmes est une étape qui laisse découvrir un costume fort en signification dont l'image 7 en est une illustration. Le cache sexe rouge soutenu par plusieurs rangées de perles jaunes est l'élément le plus important de cette célébration de la chasteté, gage d'une vie épanouie de la future femme. En effet, l'apparition des premières menstrues de la jeune fille est conférée et célébrée au cours d'une cérémonie spéciale au cours de laquelle elle subit le rite qui la consacre.

La présence du cache sexe est l'élément évocateur qui indique officiellement que la jeune fille est désormais devenue une femme. Ce costume commémore la nouvelle maturité de la jeune fille (A. M. Nohonain, p 6). Elle consacre aussi sa purification. Par ailleurs, quand la femme donne naissance, cela est symbolisé et perçu dans des tenues typiques dans certaines régions.

Image 7 : Costume des jeunes filles pubères où *aton'vlè* en pays akan



Source :<https://www.google.ci/pagne+kita&Etude-socio-anthropologique-de-la-contribution-des-institutions-sociales-allongement-de-la-vie>, consulté le 24- 10- 2013

3.Le pouvoir des étoffes dans les rites funéraires

Dans les cultures et les traditions religieuses africaines, les tissus sont au cœur des pratiques funéraires. L'usage des étoffes revêt un caractère indispensable, surtout pour l'ensevelissement et les rites funéraires.

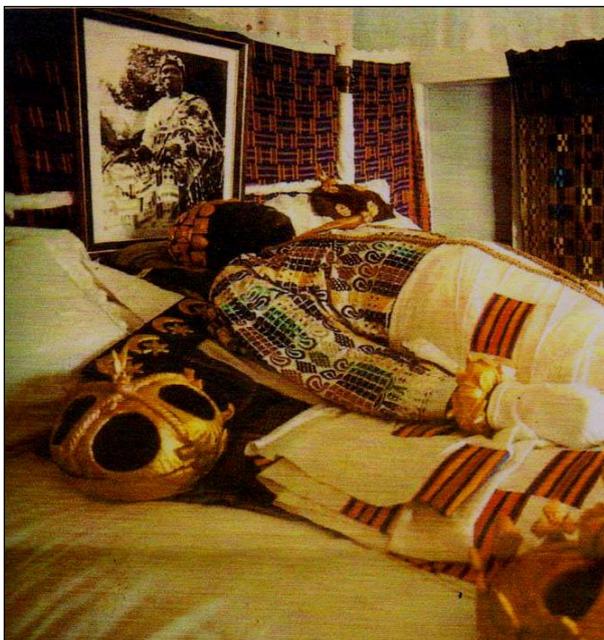
3.1. Linceuls africains et communion avec les ancêtres

Dans la plupart des sociétés africaines, les cotonnades ont joué un rôle de premier plan dans l'ensevelissement des défunts et dans les cérémonies funéraires. Même les sociétés ne pratiquant pas le tissage ou ne le pratiquant que de peu, considèrent comme indispensable que leurs morts soient accompagnés de tissus dans la tombe (M. Coquet, 1998, p.32) Partout en Afrique, les tissus sont au cœur des pratiques funéraires. Les rites qui entourent le

départ d'un membre de la communauté et la manière dont se représente l'endroit où il résidera dans l'au-delà relèvent de croyances fondamentalement religieuses. L'importance des tissus dans ces rituels atteste assurément de l'importance de cette matière et fait du tissu un marqueur de l'identité personnelle aussi bien que culturelle.

Dans la conception de certaines sociétés Ouest-africaines, le défunt doit être richement habillé de tissus traditionnels tel que représenté par l'image 8. La grande quantité de pagne offert et la profusion de leurs motifs décoratifs sont signe d'abondance. C'est notamment le cas des sociétés lagunaire, gouro et akan en Côte d'Ivoire et au Ghana. Ces peuples en effet aiment que leurs morts partent dans la tombe munis de plusieurs tissus.

Image 8 : Un défunt chef baoulé recouvert de pagnes tissés de grande qualité.



Source : J. N. LOUCOU & M. GARANGER, 1988, *En pays Baoulé*, Côte d'Ivoire, NEA, p.71.

Pour certaines sociétés, les morts poursuivent dans l'au-delà une existence qui leur permet d'entretenir une constante relation avec les vivants. Ainsi l'une des étoffes importantes qui entre dans la composition des tissus funéraires chez les Akan de Côte d'Ivoire est l'*adingra*, ou *adinkra* chez les Ashantis du Ghana¹¹. En lien avec le contexte funeste de sa signification étymologique « *adinkira*, signifiant dire adieu » (A. Grosfilley, 2006, p. 49). L'*adingra* s'est imposé comme un tissu de deuil, revêtu lors des funérailles.

En outre, la présence de textile dans un rite était souvent porteuse de message de haute considération pour la vie. En général, les cérémonies funéraires donnaient lieu en Afrique à des manifestations longues où toute la collectivité se trouve rassemblée aux côtés de la famille du défunt. Parmi les présents privilégiés apportés à cette occasion, les tissus occupaient souvent la première place. En ces circonstances, les plus fortunés donnaient parfois dans l'ostentation, la condescendance et surtout la profusion.

Pour les cérémonies funéraires, les cotonnades utilisées étaient bien souvent des pagnes de prestige. Chez les Gouro par exemple, lorsqu'une personne importante venait à mourir, pour marquer la profondeur de l'affliction, on faisait accompagner le défunt par cet élément rarissime par la qualité. (C. Meillassoux, 1970, pp. 193-194). Concernant les funérailles en pays odzokru, Latte témoigne que : « Les pagnes servaient aussi à enterrer les morts. Au moins cinq (5) à sept (7) pagnes sont utilisés

¹¹Le procédé d'impression de l'*adingra* révèle son origine abron et sa diffusion chez le peuple ashanti. Cette technique originaire de la Côte d'Ivoire a été élaborée au début du XIX^{ème} siècle par le chef abron des Gyaman, appelé nana Kwadwo Adinkra. Parti au combat contre Osséi Bonsu, roi des ashanti, il fut tué. Son fils capturé transmet la méthode de décoration textile de son père pendant son service à la cour du roi ashanti.

pour l'inhumation des défunts. Les pagnes servaient même de cercueil » (J.M. Latte, 1992, p. 220).

Les cérémonies funéraires en Afrique donnent lieu à un autre registre, celui de l'exposition des tissus dans les chambres funéraires¹². Les étoffes dans ce cas sont propriétés de la famille étendue. Chaque membre de cette famille possède une boîte à tissu destinée à l'ornementation des chambres funéraires. Ces tissus constituent ainsi un trésor collectif dont le rassemblement témoigne de l'importance du mort.

3.2. Sacralité des étoffes funéraires

Bien que les tissus soient le matériau principal des vêtements dans les cultures du monde entier, les étoffes en Afrique de l'Ouest sont aisément adaptables aux fonctions et aux contextes religieux et spirituels. Le vêtement peut indiquer le rôle spirituel spécifique de celui qui le porte. Parfois même, le tissu incarnant le monde des morts peut être le moyen de communication entre celui qui le porte et les esprits. En effet, les tissus en Afrique de l'Ouest, sont souvent imprégnés d'une force spirituelle par l'adjonction de quelques objets liés au défunt.

Les travaux de Pacéré témoignent que Chez les Younyossé, un peuple du Burkina Faso qui regroupe ceux qui ont pour noms génériques, Sawadogo, Compaoré, Yaméogo, le masque principal est le *karinga*. Ce masque ne peut sortir et

s'exprimer, qu'en cas de mort d'un patriarche. Au sein de cette société gérontocratique, ils asseyent le défunt sur un trône rituel et utilisent deux bandes de cotonnade ; l'une attache la bouche du cadavre en la fermant, faisant le tour de la tête en faisant une attache à la nuque. La deuxième bande de cotonnade s'entoure autour du menton pour être attachée à un bois de la case au-dessus du défunt.

Les deux bandes de cotonnade recueillent les dernières salives, les derniers sangs, les dernières sueurs de l'être humain, traits d'union de la vie à la mort ; ils recueillent ainsi, les derniers éléments de la vie, en transition de la vie à la mort et donc les éléments aussi de la mort.

Une fois le défunt dans la tombe, les deux bandes de cotonnade sont détachées et remises au masque. Si la tunique en cours de ce dernier finit par être trop usagée pour ne plus se prêter au port pour les rites, on la prend, on la met dans une jarre et on met dedans les anciennes bandes de cotonnades ayant attaché les bouches des cadavres humains, collectées lors des funérailles antérieures.

Le tout est bouilli pendant deux semaines afin que ce qui était dans la Tunique sacrée en cours sorte, ne serait-ce qu'en partie, et entre dans les bandes de cotonnade collectées et bouillies ensemble. La nouvelle Tunique est alors reconstituée en cousant les bandes d'étoffes ainsi collectées et bouillies avec l'ancienne Tunique des Rites (F. T. Pacere, 2010, p. 19-20).

La tenue vestimentaire de cet être spirituel est toujours incontestablement différente de celle des humains. Ce masque, qui représente un esprit temporairement incarné dans le monde se distingue toujours par la façon dont il utilise le tissu. Ces tissus sont transformés en tenue non conventionnelle et crée un effet dramatique. Ici les étoffes du masque constituent des éléments de

¹²Les Kalabari au Sud-est du Nigéria, ornent de tissus les trois chambres funéraires dans lesquels leur mort est amené à séjourner avant d'être enterré. Chaque pièce comprend un lit d'exposition sur lequel sont disposés des tissus de toute sorte. La préparation de cette œuvre est longue et soigneusement pensée de manière à produire un ensemble harmonieux. La chambre elle-même est décorée de tissu aux murs et aux plafonds et les lits sont refaits tous les deux jours (M. Coquet, 1993, p. 20)

transitions physiques, qui permettent l'expression des rituels au service de la mort. Les tissus entrent ainsi, dans les rituels sacrés et secrets des rites de l'Afrique traditionnelle du sacrée et des mystères.

Conclusion

Les tissus africains constituent le miroir de la société. Ils représentent un riche patrimoine culturel africain et un véritable marqueur social. Le costume permet de faire respecter la hiérarchie préétablie au sein des communautés. Il est d'autant plus indispensable qu'il permet de rappeler si besoin est, le rôle et la place de chacun dans la société.

En Afrique, les peuples confectionnent, achètent et utilisent les tissus pour différentes fins. Mais au-delà de leur aspect vestimentaire et de favoriser l'esthétique, les tissus sont profondément ancrés dans les systèmes africains de pensée, y compris les croyances religieuses. Les étoffes en Afrique, permettent de comprendre l'univers africain, les structures sociales et les conceptions du pouvoir.

Cette étude nous renseigne sur la diversité de fonctions que peut remplir le tissu, au-delà de son utilisation comme protection du corps. Les étoffes sont au cœur des funérailles sous de nombreuses formes pour communiquer avec les ancêtres et les esprits. En Afrique occidentale, les tissus sont si étroitement et profondément liés aux croyances et aux visions du monde qu'il est impossible de séparer le tissu de la vie.

Références bibliographiques

I. Sources orales

N°	Nom et prénoms	Profession	Fonction	Date et lieu de naissance	Date et lieu d'entretien
1	KOUADIO Yao Louis	Tisserand	Chef de village de <i>Sakiaré</i>	102 ans	04-08-2014 A <i>Sakiaré</i>
2	KEITA AMARA	Paysan	Chasseur Doso	40 ans	27-02-2019 À Bouaké
3	Diomandé Sékou	Tradipraticien	Chasseur dozo	79 ans	17-03-2019 À Abidjan
4	NOHONAIN Ange Serge Martial	Assistant conservateur de musée	Chef du service de la promotion et l'animation culturelle	38 ans	24-04-2014 Au Musée du Costume à Grand Bassam

II. Sources iconographiques

www.alamyimages.fr/photo-image-cote-d-ivoire-afrique-de-l-ouest-boakouassi-roi-d-agni-n-denian-date-vers-1908-10, consulté le 17 mars 2016

www.edmondfortier.org.br/fr/postal/cote-divoire-bingerville-chefs-et-notables-des-provinces/, consulté le 17 mars 2016

www.alamyimages.fr/femme-komian-lors-d-une-ceremonie-centre-d-initiation-aniassue-moyen-Comoé-cote-d-ivoire-image-247266775.html? consulté le 13 Janvier 2019

www.pac-ci.org/article/9%C3%A8me-apr%C3%A8s-midi-des-sciences-sociales-ies-pac-ci,soumis-par-webmaster-le-lundi,-09/18/2017-10:56 consulté le 14- 11- 2017

www.google.ci/pagne+kita&Etude-socio-anthropologique-de-la-

[contribution-des-institutions-sociales-allongement-de-la-vie](#), consulté le 24- 10- 2013

III. Ouvrages, études et articles

COQUET Michel, 1998, *Textile africain*, Paris, Société Nouvelle Adam Biro.

DAPPER Olfert, 1989, *Description de l'Afrique*, A Amsterdam, Wolfgang, Waesberge, Boom et Van Someren.

ETIENNE Pierre, 1968, « Les Baoulé et le temps » in *Cahiers ORSTOM*, série Sciences humaines, Vol. V, n°3, pp. 17-37.

GROSFILLEY Anne, 2006, *Textile d'Afrique entre tradition et modernité*, édition POINT DE VUES.

HELLWEG Joseph et MEDEVIELLE Nicolas, Mars 2017, « Zakaria Koné et les transformations des chasseurs

dozos en Côte d'Ivoire, De la société civile comme stratégie politique » In *Revue Afrique contemporaine* n°263-264, pp. 41-58

HOLAS Bohumil, 1956, « Fondements spirituels de la vie sociale sénoufo », In *Journal de la Société des Africanistes*, tome 26. pp. 9-31

KODJO Niamkey Georges, 1986, *Le royaume de Kong, des origines à 1897*, Thèse d'Etat, Université de Provence, Tome II.

KOUAKOU N'guessan François, 1975, *Les effets vestimentaires chez les Baoulé*, Abidjan, Instrument d'Ethnosociologie d'Abidjan.

LATTE Jean Michel, 1992, *Les échanges commerciaux en pays odzokru, 1830 à 1898*, Thèse de troisième cycle, Université nationale de Côte d'Ivoire, département d'Histoire.

LOUCOU Jean Noël et GARANGER Marc, 1988, *En pays baoulé*, Côte d'Ivoire, NEA.

M'BRAH Kouakou Désiré, 2014, *Histoire des Sénoufo Niarafolo*, Côte d'Ivoire, L'Harmattan

MEILLASSOUX Claude, 1970, *Anthropologie économique des Gouro de Côte d'Ivoire, de l'économie de subsistance à l'agriculture commerciale*, Paris, Mouton.

NOHONAIN Ange Martial, non déterminé, *Le costume ivoirien, fonctionnalité et symbolismes*, document de travail, Musée National du Costume de Grand- Bassam.

PACERE Titinga Frédéric, 2010, *Historique des textiles africains*, atelier de formation des formateurs en conservation des textiles, Niamey, Musée National du Niger.

ROVINE Victoria, 2015, « Textiles et croyances : les tissus africains et les pratiques religieuses », In *Culture et religion en Afrique au seuil du XXI^e siècle*, pp. 51-64

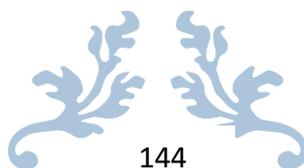
YAPI Kouassi Michel et TANO Kouakou Pierre, Octobre 2019, « Comprendre nos religions traditionnelles: le kômian ou kômien, l'éveil spirituel de l'Afrique est un devoir absolu », In *Revue Internationale de Linguistique Appliquée, de Littérature et d'Éducation*, Volume 2 Numéro 3, Université Félix Houphouët Boigny (Abidjan Cocody, RCI), pp. 130-138

YAO Volou Marcellin, 1989, *Evolution des techniques textiles en Côte d'Ivoire de 1920 à 1960*, Mémoire de maîtrise, Département d'Histoire, Université Nationale de Côte d'Ivoire.

Numéro 003 Septembre 2021
Histoire et Analyses des Relations Internationales
et Stratégiques (HARIS)

Revue de l'Association des Spécialistes des Relations
Internationales et des Études Stratégiques Africaines (ASRIESA)

ISSN: 2709-5053





HARIS N°003 Septembre 2021